

MOT DE L'AUTEURE

« L ’interdit », c'est exactement cela. Ce qui n'est pas permis. Ce qui est prohibé. Illicite. Du moins d'après la société. Mais que faire de ce que nous dicte notre cœur ?

J'ai fait un véritable saut dans le vide en couchant ces mots sur le papier. Comme je l'ai toujours dit, j'écris ce que me dicte mon cœur, non ce que souhaitent les gens. Et jamais ce principe n'avait encore pris une telle importance dans ma carrière d'écrivain. J'ai douté de ma raison lorsque m'est venue l'idée d'écrire *Forbidden Man*. Ensuite, je me suis remémoré ce principe qui m'est cher : écouter ce que me dicte mon cœur. Et ce que me dictait mon cœur, c'était de raconter cette histoire, même si je savais qu'elle ne correspondrait sans doute pas à ce que les gens attendent de moi. Je ne pouvais pas laisser ma peur de ce sujet tabou m'imposer ses limites. J'ai donc foncé bille en tête – pas de retenue, pas d'inhibitions, pas de modération.

Forbidden Man risque de soulever la polémique. Il provoquera sans nul doute quelques débats, mais cela ne me pose aucun problème. Tout écrivain doit accepter que ce qu'il offre au public soit décortiqué, que la critique soit bonne ou non. Ce roman parle de conflits. De sentiments. De questionnements. Du cœur lorsqu'il l'emporte sur la raison.

Je vous demande de vous y plonger l'esprit ouvert et de ne pas oublier qu'il ne s'agit que d'une histoire. Une histoire

de passion, d'amour et de déchirement intérieur. Mes personnages tombent amoureux de la mauvaise personne au mauvais moment. Parce que cela arrive. Tous les jours. Mais ce que je veux dire avant tout, c'est qu'il faut rester fidèle à soi-même et à son cœur. Quand on trouve l'âme sœur, il faut se battre pour elle. Se battre pour ce en quoi on croit. Et nous croyons tous au grand amour.

Jodi Ellen Malpas

1

Un carton entre les mains, je pousse du pied la pile de courrier tombé sur le parquet tandis que la porte se referme en claquant derrière moi. Dans le vestibule vide, les vibrations délogent la couche de poussière qui s'accumule depuis deux ans sur les cimaises. Ses fines particules jallissent dans la faible lumière devant moi puis pénètrent dans mes narines. J'éternue – une fois, deux fois, trois fois – et laisse tomber le carton à mes pieds afin de me frotter le nez.

— Merde !

Je renifle, pousse le carton du pied sur le côté et longe le couloir dans l'espoir de trouver un mouchoir.

Dans le salon, je me faufile entre les cartons déposés au petit bonheur la chance afin de mettre la main sur celui qui porte l'étiquette « salle de bains ». Ce n'est pas gagné. Les cartons s'élèvent par piles de cinq autour de moi, attendant tous d'être vidés. Je ne sais pas par où commencer.

Alors que je fais lentement le tour de la pièce, je contemple mon nouveau logement – un appartement au rez-de-chaussée d'une ancienne maison géorgienne transformée en immeuble, située dans une rue de West London bordée d'arbres. La fenêtre en saillie du salon est immense, le plafond très haut, le parquet d'origine. Je flâne en direction de la cuisine. L'odeur de renfermé et la couche de crasse qui couvre toutes les surfaces me font grimacer. Cet endroit est resté inoccupé pendant deux ans et ça se voit. Mais avec

une bonne paire de gants en caoutchouc et un flacon de nettoyant, j'en viendrai rapidement à bout.

Soudain excitée à l'idée qu'avec un peu d'huile de coude, tout sera étincelant, j'ouvre en grand la double porte qui donne sur le jardin afin de laisser entrer l'air, puis je me dirige vers la chambre principale. C'est une pièce immense, pourvue d'une vaste salle de bains attenante et d'une cheminée sculptée d'origine. Je souris en retournant dans le couloir et entre dans la deuxième chambre. Je sais déjà ce que je vais faire de cet espace. Mon bureau sera installé sous la fenêtre qui donne sur le joli jardin intérieur et ma table prendra place le long du mur du fond, jonchée de dessins et de dossiers techniques. Cet endroit est à moi. Rien qu'à moi.

Il m'a fallu un an pour trouver le logement de mes rêves dans mes prix et j'y suis enfin. J'ai enfin mon appartement à moi, ainsi qu'un atelier pour travailler. Je m'étais toujours dit qu'à trente ans, je travaillerais à mon compte et que j'aurais mon propre appartement. J'ai atteint mon objectif un an avant l'échéance. Et maintenant, j'ai un week-end pour en faire un vrai chez-moi.

Tiens, j'entends justement frapper. Comme une flèche, je traverse mon appartement – *mon* appartement ! –, ouvre grand la porte et tombe nez à nez avec une bouteille de prosecco.

— Bienvenue chez toi ! chante Lizzy, également munie de deux verres.

— Oh, c'est pas vrai, tu es un ange !

Je m'élance en avant, lui libère les mains et l'invite à entrer. Je l'accueille dans mon nouveau logis, le sourire jusqu'aux oreilles.

Lizzy m'adresse elle aussi un sourire rayonnant et se dépêche d'entrer, ses courts cheveux noirs effleurant son menton. Ses yeux foncés brillent de joie – de joie pour moi.

— D'abord, on trinque, ensuite, on fait le ménage.

J'acquiesce en refermant la porte derrière elle et la suis dans le salon encombré.

— Ben, ma vieille ! s'exclame-t-elle en s'arrêtant net à la vue des montagnes de cartons. Mais d'où viennent tous ces trucs, Annie ?

Je me glisse entre une pile de boîtes et elle, puis pose les verres sur un carton et commence à retirer l'alu de la bouteille de champ'.

— Ce sont surtout des affaires de travail, réponds-je avant de faire sauter le bouchon et de nous servir.

— Une architecte a-t-elle vraiment besoin d'autant de livres et de crayons ? m'interroge-t-elle, le doigt pointé sur une rangée de boîtes en plastique qui longe un mur entier à l'autre bout du salon, toutes remplies de dossiers, manuels et articles de papeterie.

— La plupart de ces livres datent de la fac. Micky passe demain avec une camionnette afin de déposer les trucs dont je ne veux plus dans une boutique caritative.

Je tends un verre à Lizzy et fais tinter le mien contre le sien.

— Santé ! lance-t-elle avant de boire une gorgée en regardant autour d'elle. Par où on commence ?

Je sirote mon vin et contemple le bazar qui encombre mon nouveau domicile.

— Il faut qu'on s'occupe de ma chambre, histoire que j'aie un endroit où dormir. Je m'attaquerai au reste ce week-end.

— Ouh, ton boudoir !

Lorsqu'elle remue un sourcil suggestif, je lève les yeux au ciel.

— C'est une zone interdite aux hommes.

Après avoir descendu un nouveau verre, je file vers ma chambre.

— À part Micky, ajoutai-je en arrivant dans l'immense pièce.

Je déplace mentalement mon lit, mes armoires et ma coiffeuse – qui ont tous été abandonnés au milieu de la pièce. J’espère que Lizzy a fait quelques étirements parce qu’il va falloir déplacer tous ces trucs lourds.

— Ta vie tout entière est interdite aux hommes.

— J’ai trop de travail, réponds-je en affichant un sourire satisfait.

Quel bonheur ! Mon nouveau cabinet marche de mieux en mieux. Aucune sensation n’est plus agréable que lorsque l’on regarde une vision se concrétiser, un dessin se transformer en bâtiment réel. Depuis l’âge de douze ans, je sais exactement ce que je veux faire dans la vie. Cette année-là, papa m’a offert un lapin à mon anniversaire, et, assez peu impressionnée par le clapier qui l’accompagnait, j’ai harcelé mon père pour qu’il l’agrandisse et en fasse un logement plus confortable pour mon nouvel ami. Il m’a répondu en riant que je n’avais qu’à lui dessiner ce que je voulais. Je me suis donc mise au travail. Et je n’ai jamais arrêté depuis. Après avoir décroché mon bac haut la main, étudié quatre ans à l’université de Bath et travaillé sept ans dans une entreprise commerciale tout en étudiant tant bien que mal pour préparer mes trois examens d’architecture, j’ai atteint le but que je m’étais toujours fixé : travailler à mon compte. Et réaliser les rêves architecturaux des gens.

Je lève mon verre de champ’.

— Toi, le travail, ça va ?

— Je travaille pour vivre, Annie, je ne vis pas pour mon travail. Je ne pense pédicures, peau et ongles que lorsque je suis à l’institut.

Lizzy me rejoint sur le seuil de ma nouvelle chambre.

— Et ne change pas de sujet. Ça fait un an, deux mois et une semaine que tu t’es envoyée en l’air pour la dernière fois.

— Quelle précision !

Lizzy hausse les épaules.

— C'était le soir de mon vingt-huitième anniversaire.

Je ne me rappelle que trop bien cette nuit-là, mais le nom du mec m'échappe.

— Tom, me souffle Lizzy comme si elle lisait dans mes pensées, puis elle se tourne vers moi. Un rugbyman mignon. L'ami d'un ami de Jason.

Les cuisses d'un rugbyman mignon prennent soudain toute la place dans ma tête. Je souris en me rappelant le soir où j'ai rencontré Tom, l'ami d'un ami du petit ami de Lizzy.

— Il était assez mignon, non ?

— Super mignon ! Alors pourquoi ne l'as-tu pas revu ?

— J'en sais rien. Il n'y avait pas grand-chose entre nous. Je hausse les épaules.

— Et ses cuisses alors ?

Je ris.

— Arrête, tu vois bien ce que je veux dire. Pas d'étincelles. Pas d'alchimie.

— Annie, depuis que je te connais, il n'y a jamais eu d'étincelles entre un mec et toi, ironise mon amie.

Elle a raison. Quand un homme me fera-t-il donc tourner la tête ? Et me déboussolera ? Et me fera penser à autre chose que ma carrière ? La seule chose qui me procure de l'adrénaline, c'est mon boulot. Lizzy interrompt mes pensées.

— Tu n'as pas renoncé aux hommes pour toujours quand même ? Parce que Jason a des tas d'amis d'amis.

— J'en ai marre de tout ça. Les rencards. Le stress. Les attentes. Je n'ai jamais le... déclic, réponds-je avec dédain. Enfin bref, je tiens trop à mon travail et à ma liberté pour m'embarrasser d'un mec en ce moment.

Lizzy rit et flâne dans la pièce, sincèrement amusée, avant de jeter un œil à ma salle de bains.

— Tu parles d'une liberté, avec des semaines de travail de quatre-vingts heures !

— Quatre-vingt-dix.

Elle fronce les sourcils.

— J'ai travaillé quatre-vingt-dix heures la semaine dernière. Et je suis libre de le faire si ça me chante.

— Et quand est-ce que tu t'amuses au juste ?

— Mais mon boulot est amusant ! riposté-je, indignée. J'ai la chance de pouvoir dessiner de magnifiques bâtiments et de les voir sortir de terre.

— Je t'ai à peine vue ces derniers temps, marmonne mon amie.

— Je sais. J'ai eu un boulot de dingue.

— Ouais, ce couple snob de Chelsea ne t'a pas laissé une minute de répit. Comment ça se passe, au fait ?

— Super bien, réponds-je sans mentir.

Ce travail est cependant l'un des plus difficiles que j'ai entrepris. Il m'a fallu des mois de dessins et de négociations pour parvenir enfin à un compromis avec les autorités locales et pouvoir concevoir une maison ultramoderne et écologique. Mais ce dur labeur en valait la peine. La maison cubique en bordure du parc du Common m'a aidée à payer l'acompte insensé qui m'était demandé pour mon nouvel appartement.

— Ils ont emménagé vendredi dernier.

Je me dirige vers la double porte qui mène au jardin intérieur et visualise ce petit espace débordant de verdure. J'y installerai une table en fer forgé et quelques chaises afin de pouvoir savourer dehors mon café du matin.

— N'est-il pas parfait ?

— Fabuleux, répond Lizzy derrière moi. Au lieu de louer, Jason et moi devrions songer sérieusement à acheter.

— Ou à faire construire. Je connais une architecte extraordinaire, lancé-je en agitant un sourcil provocateur.

— Comme si on avait les moyens de se payer tes services ! raille Lizzy.

Je ris et retourne à l'intérieur.

— Bon, tu vas m'aider à installer mon lit, oui ou non ?

— J'arrive ! chantonnera-t-elle, avant de refermer les portes derrière elle.

* * *

Trois heures plus tard, après un saut au magasin afin de nous réapprovisionner en prosecco, tout est nettoyé, ciré et lavé du sol au plafond, même la salle de bains. La vieille baignoire à pattes de lion étincelle et Lizzy a rangé toutes mes affaires de toilette et cosmétiques pendant que je faisais mon lit. Je me sens déjà chez moi. Jetant un œil dans le miroir en passant, je vois mes cheveux foncés attachés n'importe comment au sommet de ma tête. Je tire sur l'élastique et les laisse tomber sur mes épaules, puis les peigne avec les doigts afin de défaire les nœuds. Je cligne plusieurs fois des yeux et me penche vers le miroir pour retirer les grains de poussière collés à mes cils.

— N'oublie pas que nous sortons samedi prochain, me rappelle Lizzy en fermant un sac-poubelle noir sur le seuil de la salle de bains. Jason sera pris par le boulot, Nat préfère éviter John parce qu'il aura son gamin ce soir-là, et Micky est... dispo, comme d'habitude. Alors pas question que tu te serves de ton travail comme excuse.

Je flâne jusqu'à mon lit, tapote mes oreillers et soulève la couette, prête à me glisser dessous une fois que Lizzy sera partie.

— Je viendrai, promis.

— Super !

Lizzy lâche le sac-poubelle sur la pile qui se dresse près de la porte et se frotte les mains.

— Et ta pendaison de crémaillère ? Il faut que nous inaugurons cet endroit.

— C'est le samedi d'après. J'ai invité quelques nouveaux clients aussi.

— Est-ce que ça veut dire pas de beuverie ?

Je ris.

— En effet.

— Bon, d'accord. Je m'occupe des amuse-gueule, toi des cocktails, ça te va ?

— Ça me va.

Elle pousse un petit cri et jette les bras autour de moi.

— C'est parfait, Annie. Je sais que tu as travaillé dur pour cet appart.

— Merci.

Je l'entreins à mon tour et inspire le parfum des milliers de bougies que nous avons allumées.

— Combien de jours de congé prends-tu ? demande-t-elle avant de me relâcher et de ramasser son sac sur le sol.

— Juste ce week-end.

— Dis donc, tu abuses un peu, non ?

J'ignore son sarcasme.

— J'ai quelques dessins à terminer pour la nouvelle galerie d'art de mon client. Pas de repos pour les braves.

— Pas de loisirs non plus, note Lizzy avec un petit sourire en sortant son portable de son sac. Super, marmonne-t-elle, le regard posé sur l'écran.

— Quoi ?

Lizzy range l'appareil dans son sac et s'efforce de sourire.

— Jason rentre tard du boulot encore une fois. Il était censé passer me chercher...

Elle jette un œil à sa montre.

— Maintenant, en fait.

— Tu peux rester si tu veux.

— Nan, je vais prendre le métro. Quant à toi, file te coucher.

Au moment de me quitter, elle dépose un baiser sur ma joue et m'ordonne de bien dormir. Je ne doute pas un instant que ce sera le cas. Dans mon lit flambant neuf, sous mes draps flambant neufs et ma couette flambant neuve, je m'endors avant même que ma tête se pose sur mon oreiller flambant neuf.

* * *

Je me réveille le lendemain matin lorsque résonnent des coups insistants sur ma porte d'entrée. Assise dans mon lit, je cligne des yeux quelques instants, désorientée, et contemple mon environnement étranger.

Boum, boum, boum !

Soudain, mon portable se met à pousser des cris stridents sous mon oreiller et d'autres coups retentissent tandis que quelqu'un crie mon nom. Je pose les paumes sur mon visage et me frotte les joues avant de chercher mon portable à tâtons sous l'oreiller. Sur l'écran s'affiche le nom de Micky. Tout à coup, je remarque l'heure.

— Oh, merde !

Je me dépêche de sortir de la couette et quitte ma chambre en trébuchant.

Boum, boum, boum !

— J'arrive, j'arrive !

Sautant par-dessus un carton, je m'écrase contre la porte. L'ouvrant à toute volée, je tombe nez à nez avec Micky, frais et dispos. Dans ma tête résonnent encore ses coups, ses appels et ses cris.

— Non, mais t'es dingue ?

— Salut mon cœur !

Il dépose un baiser sur ma joue et entre. Il ne cesse de s'émerveiller en explorant ma nouvelle demeure.

— Sympa chez toi !

Je referme la porte et le suis, sourcils froncés, lorsque j'aperçois son petit chignon.

— Qu'est-ce que c'est que cette coiffure ? demandé-je en l'observant tandis qu'il inspecte chaque recoin.

— Tu aimes ? Mes cheveux commençaient à me gêner au boulot.

Micky tend la main derrière sa tête et tâte son chignon blond. Il donne un coup de pied dans un carton afin de l'écarteler de son chemin et boit une gorgée de son café Starbucks en me tendant le mien.

Je l'accepte avec reconnaissance et me dirige vers ma chambre. Micky porte sa tenue de travail, autrement dit un short et un T-shirt, car il est coach sportif. Un coach sportif très apprécié. Sa liste d'attente compte beaucoup de femmes. Seulement des femmes, en fait.

— Tu travailles aujourd’hui ?

Je pose mon café sur ma table de nuit. Micky me rejoint et se laisse tomber sur le bord de mon lit.

— J’ai deux séances cet après-midi. Quand est-ce que tu me laisseras m’occuper de toi ?

Il me pince la cuisse au moment où je passe devant lui et je pousse un cri.

— Jamais ! Je préfère encore m’enfoncer des tisonniers chauffés à blanc dans les yeux, réponds-je en riant.

— Quelques squats te feraient du bien.

Je grogne et enfile un jean.

— Tu as déjà un tas de fessiers à admirer, pas besoin de torturer le mien.

Micky esquisse un sourire malicieux.

— À ce propos, je viens d’accepter une nouvelle cliente.

Je boutonne mon jean, retire mon haut de pyjama et passe un T-shirt de U2 par-dessus ma tête.

— Mariée ?

— Non, répond-il avec un grand sourire. Tu sais bien que je limite à cinq le nombre de mes clientes mariées. Autrement dit, je dois me montrer professionnel une heure par jour. Cinq heures par semaine, tu imagines !

J’éclate de rire. Cet homme est un incroyable tombeur, mais c’est aussi un des meilleurs coachs sportifs de Londres. Les femmes font la queue pour être étirées, manipulées et pliées dans tous les sens par mon plus vieil ami. Et elles n’ont pas que leur forme physique en tête.

— Ce doit être épuisant.

— Quand elles t’allument sans arrêt pendant leurs séances, je peux te dire que ça l’est. Un effleurement

innocent de ma cuisse par-ci, un joli cul qui s'agit sous mon nez par-là.

— S'il est aussi éprouvant d'empêcher ton esprit et tes yeux de s'égarter, tu devrais te contenter de coacher des femmes célibataires. Ou des hommes.

— J'ai besoin d'une clientèle équilibrée. Et puis les femmes mariées font plus d'efforts.

Voyant mes sourcils bondir, Micky lève les yeux au ciel.

— À l'entraînement, précise-t-il.

— Tu n'as donc jamais tenté ta chance ?

— Jamais !

Il secoue énergiquement la tête.

— Je tiens trop à mes jambes pour prendre le risque de me les faire casser par un mari furieux, merci bien.

Attachant mes cheveux foncés en haute queue-de-cheval, je glousse et enfile mes tongs. Je connais Micky depuis des siècles. Nous avons grandi ensemble, joué au papa et à la maman ensemble, barboté tout nus dans la pataugeoire ensemble. Il a même enfoncé quelques clous dans l'extension du clapier de mon lapin quand nous avions douze ans. Nos parents étaient, et sont toujours, les meilleurs amis du monde.

— Alors, comment s'est passée ta première nuit ? demande-t-il en tapotant ma couette.

— Je crois que je n'avais encore jamais dormi aussi longtemps.

C'est bon signe.

— Allez. Débarrassons-nous de quelques trucs afin que je puisse commencer à décider où ranger tout le reste.

Nous passons au salon où j'entreprends de coller des Post-its jaunes sur les objets que je ne veux pas garder, suivie de Micky qui pousse le tout vers un côté de la pièce.

— Hé, je prends ça.

Il arrache le Post-it collé sur une commode miniature qui était posée sur ma coiffeuse dans mon ancienne chambre.

— J'ai besoin d'un meuble où ranger mes élastiques.

Je ris et continue à plaquer des Post-its sur ce qui doit disparaître.

— C'est mignon ce chignon, dis-je tandis que Micky caresse sa nouvelle coiffure avec un sourire.

En vérité, il pourrait se raser la tête qu'il serait toujours mignon. Cet homme est canon, un point c'est tout. Ses yeux brun clair rient en permanence et ses joues restent mal rasées en permanence. Il est sexy, mais pour moi, il s'agit simplement de mon meilleur ami.

— Merci.

Il bat des cils.

— Hé, on sort boire un verre samedi prochain. Tu te joins à nous ?

— Bien sûr, répond-il aussitôt. Lizzy et Nat seront là ?

Il remue un sourcil suggestif.

— Laisse tomber. Elles sont au courant que tu es une vraie traînée.

C'est plus fort que lui. Nat, Lizzy et moi sommes les seules femmes de Londres à être insensibles à son charme.

— Tu vas voir ! ricane-t-il en m'étranglant avec le bras.

— Mais lâche-moi, crétin !

Je me dégage, rajuste mes vêtements et le chasse lorsqu'il commence à danser autour de moi, les poings levés devant le visage.

— Ouh ouh !

La voix de ma mère surgit dans la pièce, suivie du bruit de ses talons cliquetant sur le plancher.

Je donne un rapide coup de poing dans le biceps de Micky qui pousse un petit cri espiègle. Me fiant à l'écho de sa voix, je trouve ma mère se faufilant entre les cartons qui bordent le couloir. Elle se dandine de peur de faire un accroc à sa jupe plissée.

— Oh, regardez-moi ce haut plafond ! roucoule-t-elle. Et ces cimaises !

Je pose l'épaule contre l'encadrement de la porte et la regarde avec un sourire se frayer un chemin jusqu'à moi. Micky me rejoint et appuie le torse contre mon dos.

— Michael ! s'écrie-t-elle avant d'accélérer le pas. Viens là que je te serre dans mes bras !

Impatiente de lui mettre la main dessus, elle me bouscule presque au passage.

— Fais-moi voir ta belle frimousse.

Lorsqu'elle lui empoigne les joues, j'éclate de rire.

— Où étais-tu donc passé ? Je ne t'ai pas vu depuis des semaines !

— Trop de boulot, June.

Maman lui sourit et relâche son visage.

— Et quand feras-tu de ma fille une femme respectable ?

Micky me regarde lever les yeux au ciel.

— Dès qu'elle voudra bien de moi.

Il me lance un sourire malicieux, tout à fait conscient de ce qu'il fait. Il adore jouer le jeu lorsque ma mère commence à divaguer au sujet de notre amitié.

Micky n'a aucune envie de sortir avec moi. Il est trop occupé à jouer les coureurs et je suis trop occupée à me bâtir une carrière. Notre relation est purement platonique – chose qui nous satisfait tous les deux. Il n'y a jamais eu plus que de l'amitié entre nous. Aucune étincelle. Aucune alchimie. Rien. Je me demande souvent si un homme provoquera un jour quelque chose en moi, parce que, si Micky Letts n'en a pas été capable, il est possible qu'aucun mec ne le soit. Les femmes se jettent à ses pieds dès qu'il esquisse le moindre sourire. Alors que moi, je ne ressens rien. Je ne suis peut-être pas normale.

Maman glisse soigneusement la lanière de son sac à main dans le creux de son bras et me tend un sac de courses rempli de produits ménagers.

— Je suis venue en renfort !

— Dans cette tenue ?

Je contemple son chemisier crème, sa jupe plissée et ses chaussures à talons.

— Il ne faut jamais négliger son apparence, ma chérie. Ton père sera bientôt là avec sa boîte à outils. Bon, par où commençons-nous ?

— Je file, lance Micky en saisissant un carton orné d'un Post-it jaune, avant de déposer un baiser sur la joue de ma mère et de franchir la porte d'entrée, les mains pleines.

Il m'envoie un baiser au passage.

Je souris et me tourne vers ma mère, armée d'un flacon de nettoyant, les mains protégées par des gants en caoutchouc jaunes.

— C'est parti ! chante-t-elle avec enthousiasme.